

ADDENDUM:

Un texte historique de George Sarton

George Sarton (Gand 1884 - Boston 1956) était étudiant à la Faculté des Sciences quand il faisait paraître dans l'Almanach de l'Université de Gand de 1904 le présent article, inconnu des biographes sartoniens et porté à ma connaissance par le professeur Pierre Halleux (médaillé G. Sarton, année académique 2001-2002), dont le père avait obtenu le diplôme de Docteur en Philosophie et Lettres à notre université en 1899. Ce document a un intérêt historique car il laisse prévoir la carrière de celui qui deviendra LE philosophe de l'histoire de la science

M. Thiery

1904

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(20^{me} ANNÉE)



GAND

IMP. A. VANDEWEGHE, RUE BASSE DES CHAMPS, 61.

1904



SUR LE BONHEUR

ET

SUR LA GLOIRE

*Metius est latere et sui curam agere, quam
se neglecto signa facere.*

— J'ai relu il y a peu de temps *Sagesse et Destinée* : c'est bien l'un des plus beaux livres qui aient été écrits sur le Bonheur. Il rafraîchit et purifie l'âme, comme le ferait une longue journée de travail. Il repose non seulement parce qu'il y est beaucoup question de la paix et de la sérénité du sage, mais encore par la manière singulièrement douce dont il en est parlé. Que de précautions, que de soins pour écarter de nous tous les obstacles ! MAURICE MAETERLINCK nous mène ainsi que le ferait une femme conduisant un malade ; — il s'arrête, se reprend, s'explique, et le voyage dans de telles conditions devient si commode, que l'on se surprend tout à coup sur les cimes les plus élevées, sans

que l'escalade vous ait coûté le moindre effort. — Il nous dévoile des horizons inattendus et projette sur toutes choses une clarté spéciale, point trop éblouissante, qui est bien celle qui convient le mieux à nos yeux d'hommes. Trop de clarté nous ferait cligner des paupières. Le soleil aveugle : mais le sage se couvre la figure de ses mains, et regarde entre les doigts ; la lumière est ainsi mitigée d'un peu d'ombre et l'on distingue mieux. Si je vous répète à brûle pourpoint l'une de ces effrayantes vérités, telles qu'en a dit PASCAL par exemple, vous serez étourdi, et il vous faudra vous ressaisir d'abord pour approfondir toute la gravité de mes paroles. Rien de tout cela chez MAETERLINCK : il règne dans son œuvre une lumière tamisée d'un voile, une pénombre propice ; et l'on ne s'effraye d'aucune découverte, et l'on ne s'étonne que de la hauteur où il vous fait arriver sans fatigue, et que de respirer si à l'aise dans cette atmosphère subtile....

Il m'arrive rarement de penser à MAURICE MAETERLINCK et à son œuvre, sans être amené tout aussitôt après à songer au Bonheur dont il a si bien écrit, à sa gloire actuelle conquise de haute lutte, et surtout à la Gloire meilleure et plus pure, qui sera son partage dans l'avenir. Il m'a donc paru logique de préluder à cette étude familière, à cette simple songerie, par l'évocation de l'homme extraordinaire qui en a inspiré presque toutes les réflexions. Et quel autre pourrions-nous plus utilement consulter sur le Bonheur que celui dont la vie et l'œuvre (parallèles) ont évolué constamment dans sa direction ? (Il n'est pas un seul livre de

— 181 —

MAETERLINCK qui n'ait le Bonheur pour sujet. Le Bonheur est sa préoccupation constante(1).

Quel meilleur conseiller pourrions-nous choisir que ce grand esprit dont les expériences, et les continuelles méditations nous sont acquises ?

Écoutons-le. — Je veux retracer dans ses grandes lignes, la signification — pour le sujet qui nous occupe — de son œuvre, et l'évolution de sa pensée.

* * *

MAURICE MAETERLINCK ne trouva pas du premier coup l'attitude sereine et paisible, qui est actuellement la sienne, au-dessus des foules et des soucis habituels. — Sa première œuvre les « Serres chaudes » (1889) — l'auteur il est vrai, était fort jeune — est un livre des plus tristes. La désolation y règne (*...et torpenti multa relinquitur miseria!*). On y claque des dents, de mauvais frissons, comme avant une grave maladie, vous secouent. Voilà l'impression brutale, mais vraie. — Le poète est manifestement malade, — malade de l'œuvre future, de la route à choisir, malade de l'inquiétude de vivre... Que faut-il penser de la Vie, de ce kaléidoscope

(1) Ceci est du reste la caractéristique du sage. Les autres hommes, dira-t-on recherchent aussi le bonheur. — Peut-être, mais ils font fausse route : ils croient l'atteindre dans les richesses, dans la possession de biens quelconques, dans la célébrité... Ils le cherchent partout où il n'est pas, et sont à la merci du Hasard. En vérité, ce n'est pas cela : chercher..

magique, toujours en mouvement, atroce et merveilleux, vulgaire et sublime (harmonieux)?

La crise par bonheur, ne dura pas longtemps. Vague à l'âme, et *pessimisteries* cessèrent. Aussitôt qu'il eut noté les curieuses sensations de son mal, *qu'il se fut fait une raison*, et une doctrine plus stable, le poète jeta loin de ses épaules le manteau désormais inutile de torpeur, où il s'était complu par pis-aller, et s'empressa de sortir des Serres *tièdes* et vénéneuses.

Alors parurent successivement ces incomparables drames, d'une originalité et d'une profondeur puissantes: *La Princesse Maleine...* (1889), *Les Aveugles...* (1890), *Les sept Princesses...* (1891), *Pelléas...* (1892), *Alladine...* (1894)... Ce fut, il est permis de le dire, un ébahissement général. Je ne rappellerai pas les éloges dithyrambiques, auxquels la première, et non la plus belle, de ces pièces donna lieu. — Ce qui importe ici, c'est seulement d'en souligner l'esprit « On y a foi à d'énormes puissances, invisibles et fatales, dont nul ne sait les intentions, mais que l'esprit du drame suppose malveillantes, attentives à toutes nos actions, *hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur...* Et l'amour et la mort et les autres puissances y exercent une sorte *d'injustice sournoise* dont les peines — car cette injustice ne récompense pas — ne sont peut-être que des *caprices du destin*. » Cette analyse, donnée par l'auteur lui-même, est assez significative. Malgré la traduction de RUSBROECK écrite dans l'entretemps (1891), et qui eut pu l'orienter dans une autre direction, MAETERLINCK on le voit, était la proie jusqu'aux moëlles, du plus noir et

du plus intransigeant des pessimismes. Il pousse l'audace — ce devant quoi DESCARTES avait reculé — jusqu'à accuser le Destin de machiavélisme voulu, de consciencieuse méchanceté, et de *sournoiserie*.

Heureusement, ce que le Moine Illuminé de la Vallée Verte n'avait pu faire, le firent NOVALIS et plus tard EMERSON; ils l'amènèrent peu à peu à envisager la vie de façon plus souriante. La traduction de NOVALIS est de 1895 : l'évolution, sinon vers l'optimisme, du moins vers une attitude plus réservée et plus prudente, peut être datée de là. Le *Trésor des Humbles* (ces délicieuses explorations dans les régions secrètes de l'âme). *Agla-vaine* (1896), *Douze Chansons* (1897) en marquent les lentes étapes, et annoncent — timidement il est vrai — la philosophie meilleure, rassérénée de *Sagesse* (1898).

— Nous sommes sauvés, ou à peu près ! « Essayons de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer; nous y gagnerons du moins d'atténuer nos tristesses. » — A quoi bon en effet, s'obstiner à regarder la vie à travers des vitres noires? Voyons-nous mieux ainsi? Pas du tout. — En dernière analyse, *positivement*, nous ne pouvons avoir d'idées qui ne soient hasardeuses, sur les intentions du Destin; — mais n'est-il pas plus rationnel de le supposer bon et juste, poursuivant un but que nous ignorons(1), et dont

(1) Si le Destin poursuit un but, quel qu'il soit (il ne peut être que grandiose), et que nous y sommes sacrifiés, nous ne pouvons que nous réjouir d'être associés, fut-ce au prix de nos souffrances,

nous sommes les instruments, — puisque c'est plus désirable (raison sentimentale) plus *harmonieux*, plus compréhensible enfin (raisons logiques)?

Et du reste, si nous sommes condamnés à ne voir jamais le monde, sinon à de rares minutes, qu'à travers des *vitres*, ne vaut-il pas mieux vouloir à priori que celles-ci soient roses? elles ne nous tromperont ni plus ni moins que d'autres. — Il y a longtemps qu'ERNEST RENAN avait dénoncé l'erreur dialectique de SCHOPENHAÛER, le maître dont l'influence pesa si lourdement sur MAETERLINCK. Il y a chez SCHOPENHAÛER une très grosse contradiction : il admet que l'univers a un but, or « cela suffit pour établir que la vertu a un sens. Il aurait dû conclure que la vertu suprême est la résignation, c'est-à-dire l'acceptation de la vie telle qu'elle est, comme servant à un but supérieur. Ses prémisses impliquaient cela. Si la nature a un but, il faut s'y prêter; obéir à la nature, suivre ses indications, ou même seulement se laisser aller à sa pente, est déjà une loi. Cependant SCHOPENHAÛER prétend aller contre ce qu'elle veut. En premier lieu, cela est coupable; en second lieu, cela est inutile, car la nature triomphera toujours, elle a trop bien arrangé les choses... » Et de plus : Parce que vous blâmez et que vous maudissez votre destin, en devient-il meilleur? N'avez-vous pas plutôt intérêt pour votre propre consolation, à *lui chercher des excuses*, si je puis m'exprimer

à une si grande cause. Le pessimisme n'est admissible que si l'on suppose l'absence de but, ou le machiavélisme (idée *répugnante*).

— 188 —

ainsi, à le justifier, à lui donner comme il convient, raison contre vous-même ?

— Le Bonheur est à ce prix : c'est la vie simplement comprise, et admise telle qu'elle est, avec ses aventures bonnes et mauvaises avec ses joies et misères, avec la pluie, la neige et le soleil ! C'est la vie acceptée en bloc, « l'un dans l'autre, » et après tout, quoiqu'il advienne, — splendide !....

Les révoltes ne servent de rien, et encore moins les bouderies. Pour être heureux, il suffit d'aimer la vie, d'ouvrir les yeux et d'admirer ! La vie est si belle quand on est un peu poète ; elle est belle jusque dans la mort : le recommencement de vies et de beautés nouvelles... Aimons la vie sagement, et le Hasard est désarmé. — Le malheur peut frapper tant qu'il veut à ma porte, je ne lui ouvrirai pas : je le laisserai d'attendre. — Il ne tient que de nous de transformer en cassolettes, nos blessures les plus profondes.

« *Etre heureux, voilà le vrai bonheur,* » (la sagesse populaire rencontre et parfois précède celle des plus grands sages) ce vieux dicton n'est autre chose que l'une des idées fondamentales de *Sagesse et Destinée* : « Etre heureux, c'est avoir dépassé l'inquiétude du Bonheur. » Mieux encore, mais il faut être pour cela d'une bien rare simplicité : c'est n'avoir jamais connu cette inquiétude....

Le bonheur véritable ne fait pas de discours sur la place publique. — Aussi bien, toutes nos déclamations ne sont-elles peut-être que le fruit de nos efforts pour nous faire croire à nous mêmes que nous sommes

heureux. Mais tout est là : croire qu'on est heureux, c'est l'être déjà. — Le Bonheur est le partage de ceux qui le veulent, et qui se le créent.

* * *

Et la Gloire, qu'est-elle donc? Est-il vrai comme l'a dit un autre Poète de Flandre, qu'elle est vaine « guirlandes de la Gloire, ah vaines! toujours vaines! » Est-il vrai? — Pour répondre à cette question, il faudrait avant tout s'entendre sur l'exacte signification du mot gloire, qui comme tous les plus beaux vocables de notre langue, a été scandaleusement prostitué,

(Ah! si les mots se vengeaient des avanies qu'on leur fait subir, des accouplements hidieux et des besognes dégoûtantes qu'on leur impose!) — Par exemple, les applaudissements frénétiques qui saluent *Monna Vana*, les articles que de jeunes inconnus consacrent à MAETERLINCK, les lettres que d'indiscrets admirateurs lui envoient, — est-ce cela la Gloire? — Evidemment non. Le public est inapte à la distribuer; il a tout au plus le pouvoir de rendre un homme, populaire et célèbre. Et pour atteindre la célébrité, il n'est pas nécessaire d'être MAETERLINCK (ce qui pourrait être nuisible, au contraire) il suffit d'être Cartouche, ou... le chimpanzé Consul...

Le Gloire est indépendante des hommes et du siècle : elle est le cercle d'or qui apparait tôt ou tard, autour de certaines têtes qui furent sans doute marquées d'un signe au berceau, — prédestinées. — La Gloire n'est pas toujours immédiate, de nombreux exemples

— 190 —

l'attestent, mais elle est éternelle. Loin de diminuer et de s'affaiblir avec les ans — pareille aux astres dont nous ne pouvons apprécier la grandeur que d'après la distance qui nous en sépare — elle croit et devient plus resplendissante, à mesure que le temps s'écoule. Les siècles travaillent à la purifier dans l'esprit des hommes, et la transmettent aux générations suivantes pour qu'elle leur serve de modèle, et qu'elle exerce leur admiration.

Le meilleur de la Gloire est donc posthume ; aussi ne doivent s'en inquiéter les esprits futiles, et ne la recherchent-ils pas. — La Gloire est la récompense du Génie ; elle est le signe distinctif des âmes qui marchent en tête des autres, qui sont plus près du but... Et j'ajouterais volontiers confondant de propos délibéré la sagesse et le Génie(1) — que la Gloire est la *consécration de la sagesse*. Car celle-ci ne peut-elle être considérée comme le génie qui s'est tu ?

On s'imagine trop souvent que le génie a besoin de s'extérioriser en des actes, et notamment en des œuvres

(1) ...Il arrive que la méditation vous apporte de nouvelles idées et par conséquent de nouveaux mots, mais le plus souvent elle vous'en enlève. — Les sots répètent mille fois la même idée, et croient dire chaque fois une vérité nouvelle ; le sage au contraire soupçonne que les quelques idées qu'il possède ne sont que des aspects différents d'une vérité unique, et il découvre sans cesse d'étranges ressemblances entre les mots ; c'est en partie pour cela qu'il craint tant de s'en servir. — La sagesse est un pressentiment continuél de l'unité dans la diversité. — Dieu n'a qu'une seule pensée, et se tait. *(Journal intime)*.

— 191 —

d'art, en des poèmes, en des livres. Il n'est rien de plus faux. La sagesse, par désir de perfection, est silencieuse. — Et puis n'oublions pas que la plus belle œuvre qu'un homme puisse accomplir, c'est de bien vivre, — conformément à sa conscience et à la Beauté. Mais les hommes tiennent ceci pour rien. Et cependant s'ils mettaient autant de soin à l'arrangement de leur vie, qu'ils en mettent à la composition d'un poème, combien leur vie serait plus belle! — insensés! — et quel plus beau poème que la Vie?

* * *

Mais si le Génie est un don, une prédestination, comment se fait-il qu'il n'en impose pas plus vite aux hommes, et qu'il en soit si souvent méconnu, sinon crucifié par eux? — Et comment les hommes pourraient-ils donc apprécier la bonté et la vertu de leur guide, avant d'avoir suivi jusqu'au bout les chemins qu'il leur indique? — Aussi lorsqu'ils maltraitent et persécutent l'homme *inactuel* qui se trouve parmi eux, et les veut dominer, nous ne pouvons leur donner tort. Ils ont raison contre lui, puisqu'il est seul au milieu d'eux tous, et puisque sa voix n'aura de valeur contingente que lorsqu'elle aura été comprise. « Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison » s'est écrié MIRABEAU. Et rien de plus juste en somme, dans le domaine pratique, dans la vie habituelle, où l'opinion de la majorité, si rétrograde qu'elle soit, doit être provisoirement tenue, jusqu'à preuve catégorique du

— 192 —

contraire, pour la plus sûre et la préférable. — Le même inévitable conflit se reproduira toujours, entre la sagesse des hommes inspirés en avance sur leur temps, et la sagesse très réelle, mais régulatrice des masses inconscientes. — De plus, remarquons le bien, l'homme de génie n'est pas indispensable à la société, du moins tant que son utilité n'a pas été démontrée par une longue expérience. La société se réserve de suivre ses enseignements... plus tard..., mais en attendant aux heures de sa vie, il prend trop de place, *il ne songe qu'à lui*, il accapare tout (il y a réellement une lutte momentanée d'intérêts rivaux). — Trop de grands hommes — comme dans un jardin, des arbres trop rapprochés — constitueraient un danger véritable pour la race : ils en épuiseraient toute la sève. Aussi le peuple veille ; l'instinct de la race n'endort jamais sa surveillance, et si une époque devenait trop féconde en individus d'élite, il surviendrait bientôt d'effrayants cataclysmes.

Vis à vis du Destin, la situation de l'homme de génie est sensiblement la même que celle qu'il occupe vis à vis de la société. A première vue, il paraît être un révolté, qui ne veut point se plier à ce que l'on a nommé les « caprices » du Destin, mais en réalité loin d'en être l'ennemi, il en est le meilleur auxiliaire (je ne dis pas comme RENAN : « complice »). — En effet, si l'on admet que le but que poursuit la nature « partant de voies savantes » c'est la conscience, — il faut admettre que les hommes qui ont atteint la plus grande conscience sont ceux qui réalisent le mieux ce but, en

— 193 —

d'autres termes « que les grands hommes, les héros sont la fin de l'humanité. » — Conséquence rigoureusement logique, et qui n'a été parfois discutée qu'à cause des exagérations qu'on a voulu en déduire. Car s'il est vrai que les génies sont le but de l'évolution universelle, il est dangereux d'en conclure comme l'ont fait certains, que le reste de l'humanité est négligeable. Une seule considération — et il en est d'autres — suffira à nous prémunir contre cette erreur : la masse des médiocres, le public contient en puissance tous les génies de l'avenir(1); il est l'arbre sauvage, mais sain et vigoureux, où sont entées les connaissances de l'époque et où écloreont bientôt des fleurs nouvelles, et plus belles peut-être que toutes les précédentes.

[Respectons le public, profondément. Beaucoup sans doute ne comprennent pas. Qu'importe? Les semences mangées par les moineaux ne servent-elles de rien? — Et puis, chacun comprend toujours quelque chose si peu que ce soit, dans ce qu'il lit. Il apprend à se connaître, et *se retrouve soi-même*. Et c'est pourquoi en vérité, on ne relit jamais deux fois le même livre].

* * *

Au total, la situation de l'homme de génie à l'écart des autres créatures, les souffrances qu'il endure dans la

(1) D'autant plus que les grands hommes ne se reproduisent pas eux-mêmes, et sont le plus souvent des aboutissements d'une famille.

— 194 —

solitude, et dans la suspicion où on le laisse, — le Destin proportionnerait-il ses coups à la grandeur de ceux qu'il frappe? — nous le rendent plus digne encore de la vénération, et du culte que les hommes de la postérité lui vouent. Ce culte, qui compte autant d'autels qu'il est de cœurs bien nés dans les temps à venir, — voilà la véritable Gloire! Et cette Gloire n'est pas vaine, il n'est rien de moins vain.

Il est inutile de la vouloir obtenir par des voies détournées — mais la plupart de ceux que l'on dit rechercher la Gloire, ne la recherchent que par un abus des mots : en réalité ce sont les richesses qu'ils désirent, et c'est Mammon qu'ils servent. — Ils arrivent à leurs fins, s'ils sont habiles et ingénieux, et jouissent à l'envie de toutes les joies temporelles ; le royaume de la terre est leur royaume : bientôt ils passent, et deviennent la proie du Néant.

C'est d'eux que le Psalmiste a dit : « *receperunt mercedem suam, vani vanam.* » — Ils passent, et d'autres surgissent triomphants, à côté de ceux qui les avaient écabloussés de leurs succès, et qui gisent là maintenant, dans un coin d'ombre, oubliés! — Les quelques volumes de FROMENTIN, pour citer un exemple, pèseront plus lourds dans les balances de la gloire, que l'œuvre énorme de beaucoup de romanciers d'aujourd'hui, à très gros tirages....

Les chemins qui conduisent à la Gloire sont arides, et solitaires. Ceux qui s'y engagent le savent, mais n'hésitent pas tant est grande leur soif d'éternité. Ils savent aussi que la Gloire se fait souvent attendre, que

— 195 —

leur vie méconnue sera misérable, qu'ils seront la proie des dédains (!) et de la calomnie... Ils savent tout cela et s'en réjouissent. Oui, ils se réjouissent de ce que la Gloire est presque toujours posthume, parce que cela seul éloigne de la désirer ceux qui en sont indignes.... La désirer profondément, c'est déjà un signe, un sentiment de la victoire ; — ce n'en serait pas un, si les obstacles n'étaient nombreux qui en rendent l'accès difficile et pénible.

— Pour quelques hommes cependant qui désirent la gloire avec autant d'ardeur, que d'autres y songent peu, il est utile de dire que ce Désir ne doit point les absorber : qu'ils aillent leur route jusqu'au terme, et qu'ils accomplissent silencieusement leur œuvre, sans se préoccuper de la récompense. Elle leur sera donnée si réellement ils la méritent. Et d'ailleurs, si le calvaire gravi, les palmes leur étaient refusées, il leur resterait toujours la réalité superbe, et la beauté impérissable de leur effort.

A ces quelques natures véritablement d'élite, il est bon de redire que le Bonheur souvent, c'est d'avoir dépassé l'inquiétude de la Gloire.

* * *

Et voici pour finir, des conseils.

Ayons toujours l'éternité en vue — Efforçons de faire toutes choses, les plus humbles comme les plus extraordinaires, à la perfection, c'est le seul moyen d'arriver à les faire à peu près bien.

S'il nous arrive de voir luire une étoile dans notre

— 196 —

ciel, nous ne savons si elle nous mènera aussi loin que nous le voudrions; suivons la quand même avec confiance. C'est le Destin qui nous a fait un geste.

Je voudrais que fussent les miennes ces paroles d'un grand Poète, qu'il est superflu n'est-ce pas? de désigner par son nom : « Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.... »

Poursuivons notre route, infatigablement. Repos ailleurs. — Nous voulons une réponse à nos questions les plus audacieuses, et à celles-là surtout; et la solution ne nous en est pas donnée précisément pour que nous la cherchions. Il en est de même du repos : il semble qu'il doive être le plus fervent objet de nos désirs, et qu'il ne nous soit refusé dans la vie que pour que nous le désirions davantage et mieux. — Repos ailleurs! La vie doit être une incessante activité; une *fièvre*.

Allons, mes frères, *notre petit bonhomme de chemin!* Allons, ivres d'espoir et de santé! — Et vous mes sœurs qui nous suivrez, d'un bras gracieusement replié au-dessus de la tête, vous retiendrez sur votre épaule, l'amphore pleine. Et lorsque d'avoir marché longtemps nos pieds seront las, nos yeux brûlés, et nos lèvres sèches, vous nous approcherez l'amphore de nos lèvres, et vos sourires de nos yeux. — Nous aurons grand soif,

car les étapes sont longues de ceux qui veulent atteindre avant le crépuscule les auberges lointaines ; — nous boirons à gorgées gloutonnes, et ce sera avec la joie de vos présences, le meilleur des réconforts. Puis, sans tarder davantage, nous rattacherons nos sandales : et nous repartirons vers l'horizon par nous sans cesse reculé. — Allons mes frères, allons *vivre* : seuls, libres et jamais assez.

Nous n'avons pas le droit de nous arrêter. La seule égalité qui soit réelle, c'est celle de tous les hommes en présence du Devoir qui leur incombe. Notre Devoir est de suivre la voie qui nous a été désignée. Le Devoir de chacun essentiellement, *c'est d'être soi-même* ; j'entends par là, d'être de plus en plus, de *se surmonter* : de devenir soi plus pur et plus fort, *meilleur* : à chaque regard dans le passé, à chaque geste vers l'Avenir!...

Allons mes frères, planter nos cadavres le plus loin possible sur la route des lendemains!...

* * *

Des hommes plus habiles que nous profiteront peut être de nos efforts et prendront notre place : le fruit du moins nous restera d'avoir pensé. C'est peu, semble-t-il, mais c'est tout !

— Tout n'est que vanité, hors la Sagesse et la Gloire ! Et si le Destin ne nous a donné la Sagesse, — qui ne s'acquiert pas et que ne remplace la plus grande expérience et la meilleure volonté — faisons de notre mieux, en nous perfectionnant, pour qu'un sage

— 198 —

puisse naître après nous, *un peu de nous*. — Aucun de nos actes n'est indifférent, et tous peuvent concourir pour réaliser ce but — le but sacré de Nature.

GEORGE SARTON.



